

Pharts. Le magazine suisse des arts, No. 132, Feb.-Mar. 2018, p. 9

L'antimonde de Valérie Favre

ARTISTE neuchâteloise reconnue loin au-delà des frontières, Valérie Favre revient au pays de son enfance pour y présenter son travail dans une exposition que lui consacre le MAHN, une première dans une institution muséale suisse romande.

Silhouette toute menue, l'artiste dégage cependant une intense énergie dès qu'elle parle de son art. Elle explique à la presse comment elle a investi le musée («J'ai un hôtel particulier à ma disposition», dit-elle) et comment elle en a fait son chez-soi, transformant les salles du musée en autant de chambres, espaces privés dans lesquels s'ouvrent différentes facettes de son travail depuis 1990. On se sent alors comme invité chez elle, guidé non seulement vers une œuvre aboutie, mais aussi à travers ses quête, ses doutes, ses désirs, ses phobies.

Bien qu'ayant suivi les cours d'arts visuels à l'Académie Maximilien de Meuron de 1973 à 1975, c'est d'abord au théâtre que la jeune femme se destine. Aussi apprend-elle le métier de comédienne à Genève avant de se lancer corps et âme dans la peinture, revirement qu'elle explique par le choix d'intégrer le rôle de l'auteur plutôt que celui de l'interprète. Elle monte alors à Paris en 1982, où ses premiers travaux convainquent assez rapidement un public averti. Elle se cherche et construit un univers de plus en plus personnel.

C'est cependant à Berlin, nouvelle capitale des jeunes artistes dans laquelle elle choisit de s'établir en 1998, qu'elle va progresser, faisant rapidement éclater son talent jusqu'à connaître une renommée internationale. Après ses premiers travaux basés sur des techniques minimales et accompagnés de bandes sonores, elle choisit de privilégier la peinture, dans une démarche qui va souvent à l'encontre des tendances contemporaines. Elle se met à réaliser des séries de tableaux sur des thématiques à chaque fois différentes et qui multiplient les références à la géopolitique ou à l'histoire de l'art, de la littérature et du cinéma.

Depuis 2006, elle enseigne la peinture à la prestigieuse Universität der Künste de Berlin, succédant à Daniel Richter et Georg Baselitz à la même chaire. En 2012, elle est nommée au Prix Marcel-Duchamp à Paris.

Au MAHN, l'exposition se déroule comme un voyage en sept étapes dans le monde et/ou l'antimonde imaginaire de Valérie Favre.

La première chambre, tapissée d'un papier peint à têtes d'ange introduit le thème de l'air par une série de peintures,



L'ange arbre, 2015-2017, huile sur toile, 40 x 30 cm
Galerie Peter Kilchmann, photo Live Walter
© Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel

certaines réalisées à Paris déjà et qui évoquent le vent et la légèreté: le ciel, un cygne, un ange arbre, mais aussi la couleur rouge, notamment un double portrait de Cosme de Médicis d'après Pontormo qui entoure celui d'une robe de couleur sanguine. Vide du corps qu'elle devrait habiller, elle semble voler dans son cadre. Le spectateur se trouve d'emblée dans l'univers imaginaire sans concession de l'artiste: sa peinture est violente, tourmentée et parfois dérangeante: les Médicis sont décapités, le cygne démembré... Dislocation ou disparition des corps.

Dans la seconde chambre, le sol a été rehaussé et recouvert de tapis d'Orient, l'accrochage est bas et permet une vision frontale sur la série des théâtres. Ce sont de grandes toiles aux titres évocateurs: *Crystal Palace*, *L'Ordre de la nuit*, *Lady Bird*. Divisées en triptyques, elles multiplient les personnages et les références au monde du théâtre, du cirque, du carnaval. Le rideau de scène s'est ouvert sur une ribambelle de femmes, d'hommes, d'animaux et d'objets, créatures hybrides et parfois monstrueuses qui font penser aux «Peintures noires» de Goya.

Dans la petite pièce suivante, seuls deux grands tableaux se font face: Teddy l'élégant poney, 3 mètres de haut, «peint à la perceuse électrique» et Kakerlaque, gros insecte kafkaïen en hommage au cafard qui fait aussi partie de notre monde.

Après les œuvres de grand format, la chambre 4 révèle au contraire la minutie avec laquelle l'artiste a recopié et illustré le texte complet du récit de Maurice Blanchot, *Thomas l'obscur*, «un travail de moine profane» réalisé à Auvernier (NE) en 2014 à la



Self-portrait after Hugo Ball, Cabaret Voltaire Zürich (1916), 2016, huile sur toile 146 x 89 cm. Galerie Peter Kilchmann, photo Live Walter © Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel

Fondation Maison Borel, où Valérie Favre a séjourné pendant plusieurs mois: 200 pages manuscrites agrémentées d'aquarelles.

La chambre 5, quant à elle, présente de façon tout à fait inédite le quotidien du peintre dans son atelier; ce sont des carnets de croquis, des études, des essais, des pensées, toutes les traces de l'œuvre en gestation, jusqu'à celles qui se déposent sur des papiers sous la table.

Suit une série intitulée *Fragments en noir et blanc*, des «morceaux d'univers» aux couleurs de l'infini et des étoiles dans une approche technique à nouveau très différente.

Dans la dernière chambre, apothéose, ce sont les peintures récentes que l'on découvre, magnifiques séries sur le thème du peintre et son modèle, dans lesquelles la créatrice a inversé les rôles. Car c'est elle qui, déguisée, joue le rôle du modèle, prêtant son visage à celui d'Hugo Ball, le poète dada, ou à *L'Ange déchu* de Redon, ou encore au *Vaticinateur* de Chirico. Cette série était déjà annoncée par un tableautin, un auto-portrait en ange déchu et barbu, ainsi que par *L'Ange arbre* dans la première partie de l'exposition.

La boucle est ainsi bouclée et le voyage dans l'imaginaire de Valérie Favre a permis d'apprécier la pertinence de sa démarche. En faisant fi du conformisme et en renonçant à une peinture esthétique, elle se met à nu dans une quête toujours recommencée d'elle-même. «Je sculpte dans le doute», dit-elle.

D.G.

* Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire, jusqu'au 12 août 2018, memento page 20